

2ème Prix de la Nouvelle 2016

Au gré du vent.

Je passe la porte et son regard s'éclaire juste le temps de me gratifier d'un sourire. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas souri ? Puis tout s'éteint, son cerveau l'entraînant dans je ne sais quel souvenir, ou quel monde recomposé, comme chaque jour.

Je m'approche du fauteuil. Elle me lance un regard étonné, se demandant pourquoi une personne qu'elle ne connaît pas vient l'embrasser. Une terrible frustration m'envahit car elle me renie malgré elle.

Au début j'apportais un jeu de cartes ou je sortais le Scrabble de son petit placard. Installées dans la salle commune nous échangeons sur les enfants, leur scolarité, leur santé, le travail de Bertrand, sa famille. Au début de l'année dernière toutes nos conversations tournaient autour de ce fameux projet qui avait enfin pris forme. Elle nous trouvait déraisonnables, estimait ce voyage dangereux. Elle craignait pour nous tous. Cela faisait plusieurs années que notre petite famille travaillait activement à ce projet. Il avait été évoqué lorsque nous avons commencé à nous fréquenter, Bertrand et moi. Au début il s'agissait d'un rêve, comme on en parle lors des rencontres amoureuses. Chacun lance les desseins gardés intimement cachés au fond de lui, qu'il n'ose réaliser seul, et qu'il confie à son bien-aimé en espérant que ce dernier adhérera, parce qu'à deux, tout est possible. Et au fil du temps ces rêves s'effritent, car d'autres impératifs, d'autres désirs plus communs, reprennent le dessus. C'est ce qui n'a pas manqué de se produire dans notre couple. Il y a eu le mariage, l'arrivée des enfants, l'achat de la maison. Après quelques temps, lorsque l'on a vu les projets s'éloigner derrière nous, lequel de nous deux ?, je ne sais plus, en a reparlé en plaisantant. Puis le défi a été lancé, d'abord pris à la légère, puis de façon plus sérieuse jusqu'à ce que, de fil en aiguille, il devienne tangible.

Nous avons considéré que c'était le moment de se lancer, sinon ce projet ne resterait qu'à l'état de rêve. Nous avons programmé notre année sabbatique en fonction de l'âge des garçons, pas trop âgés pour qu'ils ne souffrent pas de la déscolarisation, pas trop jeunes pour qu'ils soient un minimum autonomes et pour des raisons d'accès aux soins. Les discussions avec les employeurs avaient été houleuses, surtout pour moi, les démarches administratives furent kafkaïennes. Le trajet avait été établi en fonction du contexte géopolitique des différentes régions. Mais notre tour du monde en voilier se ferait.

Et puis les jeux de carte se sont fait plus courts. A la bataille le neuf le remportait sur le roi, les mots du Scrabble d'abord mal orthographiés devinrent incohérents. Et ce regard qui s'évadait sans cesse. La remise en cause de notre projet familial a été source de nombreuses conversations, tractations, parfois même chantages, puis de disputes de plus en plus fréquentes, du fait de la déception, de la fatigue accumulée

par les trajets liés aux visites, de ma culpabilité à faire capoter ce projet autant que celle de délaisser ma mère. Oui, je sais bien qu'elle m'aurait dit de partir, de ne pas m'occuper d'elle. Mais je ne pouvais pas l'abandonner.

En définitive Bertrand est parti seul, à la fin de l'année dernière. Les enfants étaient extrêmement déçus. Bertrand m'en a beaucoup voulu, même s'il ne le montrait pas, surtout à cause des enfants. Il avait beau me dire c'était peut-être mieux comme cela, plus sûr pour eux, pour moi, je sais qu'au fond de lui il n'adhérait pas plus que moi à tous ces arguments. Aujourd'hui il n'a pas le temps de m'en vouloir, mais à son retour...

Morte d'inquiétude les premières semaines, et trouvant la maison vide malgré les enfants, je me suis habituée à l'absence de Bertrand au fil des mois. Nous restons en contact via Skype. Les enfants peuvent profiter du voyage en toute sécurité, suivant le trajet de leur père sur un planisphère accroché dans la cuisine, profitant des informations et des images qu'il leur envoie quasi quotidiennement. Ils passent d'ailleurs la plupart de leurs heures de loisir à étudier les pays que longe Bertrand, les phénomènes climatiques, les courants marins. Il y a encore quelques semaines, tous les week-end, les enfants faisaient profiter leur grand-mère des aventures de leur père. Aujourd'hui je ne les oblige plus à venir la visiter. Leur grand-mère est absente. Le corps est là mais l'esprit est ailleurs.

Finalement cette année sabbatique m'aura épargné la fatigue et permis d'être présente pour elle, de venir quotidiennement, en-dehors des heures de pointe. Quand j'ai annoncé à mon supérieur que le projet avait changé, que je prenais un congé du fait de la santé de ma mère et non plus pour faire le tour du monde, le regard a été plus compatissant, plus compréhensif. Chez la chef du service du personnel j'ai même cru déceler un signe de soulagement, cela se négociait mieux avec la hiérarchie, je rentrais dans des cases prédéfinies. J'aurais voulu lui hurler dessus à cette abrutie que j'aurais préféré prendre ce congé pour les raisons initialement prévues. La colère... justement je profite de mon temps libre en journée pour gérer toutes ces émotions qui m'envahissent, notamment cette colère tenace qui sourd, parce que c'est arrivé au mauvais moment, parce que j'aimerais avoir Bertrand près de moi pour m'épauler dans cette épreuve, parce qu'elle ne mérite pas cela, parce que je n'ai pas la force de la laisser aux soins d'autres personnes, même si ma présence lui est désormais totalement indifférente. Cependant je lui dois bien cela, elle qui m'a élevée seule toutes ces années. Mon père a rompu les fiançailles et disparu dans la nature. Le mariage devait laver la faute, son ajournement n'a fait que la mettre en valeur. Rejetée par une partie de sa famille elle a bu toute sa honte et m'a gardée. Elle n'a jamais refait sa vie.

Je parcours des yeux la chambre pour regarder les photos qui tapissent les murs : celle de mon baptême, celle de mon mariage, les nombreuses photos des garçons, à Noël, à leur anniversaire, leurs photos d'école, leurs remises de ceintures et de médailles au judo. L'absence de ma mère ne fait que rajouter à celle de Bertrand.

Bien sûr il y a les garçons, mais j'ai l'impression qu'il n'y a plus qu'une famille disloquée. Toute mon enfance, je n'ai eu qu'un embryon de famille. A l'école tous les élèves avaient un papa et une maman. On commençait à peine à parler de divorce. « Pourquoi tu n'as pas de papa ? Il est où ton papa ? Il est mort ton papa ? ». Jamais je ne me suis inventé un père, mais une autre vie si. Une autre ailleurs surtout, loin des questions dérangeantes, et près de la mer. La MER. La révélation s'est faite lors d'un voyage en classe de découverte. Enfant, je savais ce qu'était la mer, je l'avais vue à la télévision, ou en photographie, je savais que l'eau était salée, que les vagues pouvaient être plus ou moins hautes. Mais je la côtoyais réellement pour la première fois en classe de CM1. J'en suis tombée amoureuse, l'immensité légèrement bombée devant soi, la texture imperceptiblement épaisse de l'eau salée, la douce écume moussante, l'odeur iodée, le bruit assourdissement des vagues et leur flux et reflux hypnotique, qui nous emmène en-dehors du temps. Mon premier amour, avant Bertrand.

Adolescente j'en voulais secrètement à ma mère de ne pas refaire sa vie, de ne pas me donner de frères et sœurs, moi qui étais renfermée, timide, solitaire, me faisant difficilement des amis, un peu comme elle. Je me suis un peu plus ouverte lors de mes nombreux voyages, que j'ai effectués du fait de mes études de géographie, et qui me permettent aujourd'hui de parler couramment trois langues étrangères. Une fois introduite dans la vie active, je me suis bien évidemment installée près de la mer et me suis immédiatement inscrite au club nautique, au sein duquel j'ai rencontré Bertrand. Elle ne m'a jamais retenue, malgré toute son inquiétude pour sa seule enfant. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

Aujourd'hui j'assume comme je peux mon choix. Toujours déchirée entre ce besoin de partir et la peur de perdre mes proches. Ce voyage en famille comblait toutes mes attentes : pouvoir découvrir le monde, profiter du voyage, tout en restant au sein du foyer que j'avais fondé. Savoir les enfants sous notre protection, profiter de la présence de Bertrand, ne plus devoir le partager avec ses voyages professionnels ou ses interminables réunions de travail.

Je regarde ma mère, son regard plonge toujours dans le vide. Soudain elle semble se ranimer, se lève péniblement. Les quelques forces qui lui restent lui permettent de vider la moitié du tiroir de la commode. Je finis par comprendre qu'elle cherche sa montre et lui fais remarquer qu'elle est à son poignet. Elle se rassoit, instantanément apaisée, puis son cerveau semble se remettre en veille. Souffre-t-elle ? Les médecins m'assurent que non. Je range alors le tas de papiers qu'elle a laissé en plan sur le dessus du meuble : cartes postales, programmes de cinéma, règle du Scrabble, dépliants, et même une publicité de notre club nautique « au gré du vent ».

Mes larmes coulent et j'entends « Il ne faut pas pleurer jeune fille. Tout va s'arranger j'en suis sûre. Vous êtes encore jeune, quel âge avez-vous ? », et puis ses yeux se ferment. Ma mère, qui ne me reconnaît plus, sait quand même reconforter une inconnue. La maladie non plus ne lui a pas retiré la bonté que son destin aurait pu

détruire. « Au gré du vent » Quel vent l'a poussée, elle, toute sa vie, si ce n'est l'amour qu'elle m'a porté ? Est-ce que Bertrand, sur son voilier, sait aussi bien affronter la tempête que ma mère a affronté celle de la vie ? Aussi solide qu'un marin elle est pourtant restée sur terre ferme, n'a jamais abandonné son poste de vigie, mère attentionnée et aimante, guettant la moindre vague scélérate qui aurait pu m'engloutir.

« Au gré du vent », ce terme me fait soudain réaliser à quel point il veut dire « fuite » là où j'y entendais auparavant le terme « aventure », ou « découverte ». Je tourne la tête, ma mère garde toujours les yeux fermés, totalement immobile depuis quelques minutes. Le vent s'est définitivement tu.

Philippe GAREL
ATSCAF Eure